



HAL
open science

Pruvost (Geneviève) - Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance. - Paris, La Découverte, 2021 (L'horizon des possibles). 394 p. Annexe. Bibliogr.

Lucile Ruault

► **To cite this version:**

Lucile Ruault. Pruvost (Geneviève) - Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance. - Paris, La Découverte, 2021 (L'horizon des possibles). 394 p. Annexe. Bibliogr.. Revue Française de Science Politique, A paraître. hal-03914011

HAL Id: hal-03914011

<https://hal.science/hal-03914011>

Submitted on 27 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pruvost (Geneviève) - *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance.* - Paris, La Découverte, 2021 (L'horizon des possibles). 394 p. Annexe. Bibliogr.

Voici une lecture exigeante, par le fourmillement de pensées avec lesquelles Geneviève Pruvost jongle à travers huit chapitres et une annexe retraçant les parcours de quatre théoriciennes de la « subsistance ». Cette acrobatique « enquête théorique » (p. 29) est servie par une écriture dynamique, poétique par moments, provocatrice quand il le faut.

L'introduction pose le cadre de nos existences en régime industrialo-capitaliste où règne « la méconnaissance des mains qui agencent, fabriquent et nettoient les objets » du quotidien (p. 5). Cette modernité est contestée par une nébuleuse écologiste, écoféministe et libertaire en aire rurale, objet de l'enquête qui appréhende « les aspects les plus routiniers et les moins enchantés » de l'écologie de subsistance (p. 20). Mais l'empirie constitue l'arrière-plan du livre, avant tout dédié à un « défrichage » théorique dans diverses traditions intellectuelles et politiques ayant « déconstruit l'évidence du progrès industriel » (p. 27).

Le premier chapitre part du concept forgé par Henri Lefebvre de quotidienneté créative qui guide l'auteur dans sa recherche en « grand écart » entre logique empiriciste et examen théorique des expériences de « concernement extrême » pour les soubassements de la vie courante (p. 41). Les quatre chapitres suivants explorent le développement des sociétés industrielles sous différents angles. Le chapitre 2 traite de l'accroissement de la division du travail et du rôle du (contre-)système des professions. Ce qu'implique la délégation de la fabrique de la vie quotidienne au tiers anonyme a échappé à Marx comme aux sociologues du travail qui, depuis les années 1960, ont occulté la structuration locale des métiers faisant primer l'interconnaissance, d'où une pensée du travail hors du milieu de vie. En réunissant sous le courant de « féminisme de la subsistance » les écrits de Maria Mies, Claudia von Werlhof, Veronika Bennholdt-Thomsen, Ivan Illich, Silvia Federici, Mariarosa Dalla Costa, Vandana Shiva et Françoise d'Eaubonne, les chapitres 3 et 4 mettent en évidence un mouvement de pensée qui, à l'aune des sociétés de chasseurs-cueilleurs et paysannes, opère une relecture de l'expansion du capitalisme. Les pages sur « la création de la femme d'intérieur » posent à nouveaux frais la question de l'occidentalo- et capitalocentrisme de courants du féminisme. Pruvost retient de cette démarche généalogique l'intérêt d'un vocable qui ne confond pas le travail dans les sociétés paysannes et urbaines, de « sortir du paradigme de la production » (p. 163) pour saisir l'enrichissement en nature lié au travail de subsistance, ou encore de considérer la coopération entre entités du monde vivant.

Le chapitre 5 restitue comment a été théorisée la conversion du travail de subsistance en travail domestique, qui ne relève plus de la création autonome. Les théoriciennes de la *housewifization* renversent l'analyse du temps de travail dans l'économie mondialisée : « la production purement capitaliste » n'est que la pointe de l'iceberg par rapport à « l'économie invisible, non contractualisée et non salariée », qui inclut les chaînes d'interdépendance avec la nature (p. 178). Le chapitre s'arrête sur l'expansion (post-)coloniale de la femme au foyer – « clef de voûte du régime capitaliste » en tant que modèle de travailleuse totale (p. 189). Il conclut sur la force des théories écoféministes pour analyser « d'amont en aval la production et la consommation », et ainsi prendre la démesure des modes de vie et leur pouvoir destructeur (p. 193).

Le chapitre 6 nous fait basculer vers les « brèches et soulèvements créatifs » (p. 195) qu'ouvrent des textes programmatiques face au système capitaliste et industriel. On relève parmi ces politiques d'ancrage vicinal les expériences des paysannes relatées par les féministes de l'école de Bielefeld, la reterritorialisation de la décision politique par le partage du labeur quotidien (Dewey), les modes de vie millénaires de peuples autochtones (LaDuke), le municipalisme libertaire (Bookchin).

Le chapitre 7 prend au sérieux le quotidien qu'expérimentent les adeptes d'un monde relocalisé pour dresser les conditions de « l'organisation collective de la subsistance commune » (p. 263), à travers une prolifération d'actions ancrées dans le faire, le sens de l'autonomie, la circulation entre luttes. Un panorama des incarnations de l'écoféminisme vernaculaire en France, depuis les militantes citadines jusqu'aux bâtisseuses rurales, ouvre la piste d'un « féminisme diffracté » dans les foyers (p. 281) où l'art de la débrouille peut constituer une forme de lutte. Le chapitre 8 est consacré aux effets produits par les alternatives à la quotidienneté appareillée. Pruvost considère la multiplication de ces foyers d'autonomisation comme une lutte interstitielle contre le capitalisme. Des principes conditionnent l'expansion des coalitions pour basculer vers des sociétés conviviales (postindustrielles), tels que la confiance dans « l'inventivité économique des gens ordinaires » (p. 291) et dans l'idée que la communauté naît dans l'activité. La seconde section traite de la redistribution des attaches – aussi bien les terres que la fabrique de la quotidienneté – avant de se clore sur la qualité d'attention qui pourrait nous aider à « redonner sa juste place » au travail matériel et émotionnel dont il est question tout au long du livre.

À l'instar de la population enquêtée, Pruvost ne craint pas le glanage, cherche « des convergences épistémologiques » (p. 330) inattendues entre des textes intriquant lutte pour l'égalité des sexes, critique de la société de consommation et écologie. En se risquant à proposer des ensembles théoriques (féminisme de la subsistance, théories de l'ancrage), elle rend compte d'œuvres qui souffrent d'une faible réception, par le passé ou en France. Ce cheminement empirico-théorique compile des savoirs qui dérangent « les êtres industriels que nous sommes devenus » (p. 205), inscrit-es dans une « sédentarité hors sol, déconnectée de l'esprit des lieux » (p. 226). Percutant sur le regard capitalocentrique et technophile de divers féminismes, son propos est audacieux en refusant toute polarisation simpliste en leur sein.

Cependant, le genre du travail est avant tout problématisé au prisme du capitalisme, qui subsumerait tous les systèmes de pouvoir. La répartition de « la charge mentale et physique du souci du monde » (p. 303) est abordée dans le dernier chapitre, mais les hommes restent absents de l'analyse et l'exploitation des femmes est une question trop vite réglée sous une complémentarité des rôles posée comme principe ou dissoute dans l'idéal de polyvalence, évacuant au passage la violence des hommes, le monopole des outils, des terres et des plaisirs. Si Pruvost n'est elle-même pas pleinement convaincue (cf. p. 325), elle contribue à magnifier cette éthique artisanale qui servirait d'emblée la cause égalitariste. La réflexion trouverait volontiers des prolongements en tissant ensemble analyse du contenu des tâches – point fort des écoféminismes – et de leur division, constitutive de la chaîne de production patriarcale.

Le débat se poursuivra, car décrypter l'enchevêtrement du capitalisme, du patriarcat, mais aussi du racisme (pour ne parler que de ces systèmes d'oppression) est un travail de Sisyphe. C'est aussi pour cette raison que l'ouvrage de Geneviève Pruvost fera date et que l'on se réjouit de l'annonce du second volume consacré à son enquête ethno-comptable d'une maisonnée afin de saisir l'épaisseur des activités de subsistance.

Lucile Ruault – CNRS, Cermes3